L'espace des 'Pensées' et le fragment du Pari

Benedetta Papasogli

Edizione digitale

URL: <https://journals.openedition.org/studifrancesi/38798>

DOI: 10.4000/studifrancesi.38798

ISSN: 2421-5856

Editore

Rosenberg & Sellier

Edizione cartacea

Data di pubblicazione: 1 décembre 2004

Paginazione: 273-280

ISSN: 0039-2944

Notizia bibliografica digitale

Benedetta Papasogli, «L'espace des 'Pensées' et le fragment du Pari», *Studi Francesi* [Online], 143 (XLVIII | II) | 2004, online dal 30 novembre 2015, consultato il 19 mai 2021. URL: <http://journals.openedition.org/studifrancesi/38798> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.38798>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

L'espace des 'Pensées' et le fragment du Pari

La dimension temporelle est un facteur important dans l'édition des *Pensées*. On s'interroge depuis longtemps sur la chronologie de l'écriture pascalienne, sur l'époque du classement en liasses et des développements successifs. Cette préoccupation chronologique, qui possède en elle-même la puissance d'un critère d'ordonnement, s'exprime dans quelques-unes des approches les plus sérieuses et convaincantes du texte pascalien. Elle est la respiration naturelle de l'édition réalisée par Philippe Sellier sur la deuxième Copie¹, où une partition chronologique est proposée comme cadre rédactionnel, très discret, apte à encourager la lecture. Elle a régi jusqu'à présent l'édition des œuvres complètes de Pascal par Jean Mesnard, le monument décisif dont on attend les derniers volumes. Elle est l'horizon ultime de l'entreprise de Pol Ernst, qui tend, comme on le sait, à un résultat impossible et fascinant: donner à lire les fragments pascaliens dans l'ordre de leur genèse, c'est-à-dire à un degré zéro d'ordre et de classement, où le temps, élu comme critère unique, aurait, à lui seul, le pouvoir de transformer un paysage de ruines dans le lieu d'une naissance².

Peut-on envisager que la dimension de *l'espace* joue, à son tour, un rôle de plus en plus significatif dans l'édition des *Pensées*? Avant d'explorer cette possibilité, il nous faut expliquer et justifier ce rappel à l'espace textuel, fût-ce au prix d'une sollicitation de l'imaginaire, peut-être inopportune – ce dont je m'excuse par avance – dans un contexte de rigueur philologique. «Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimensions. Elle raisonne là-dessus [...]»³. «Qui doute donc que notre âme, étant accoutumée à voir nombre, espace, mouvement, croie cela et rien que cela?»⁴ Le lecteur est projeté dans l'œuvre de Pascal, où il trouve des nombres – un tourbillon de nombres, surtout s'il prend la peine de consulter les tables de concordance des différentes éditions des *Pensées* –, des dates, qui font planer sur le livre l'ombre du temps, l'exigence d'un mouvement continu, pour suivre le déplacement de fragments ou de dossiers mobiles et quasiment insaisissables. Cet affrontement au corps vaste d'un petit livre, cette lecture charnelle, totale, bien différent d'une lecture linéaire, me semblent une expérience que les progrès de la philologie pascalienne rendent incontournable: c'est à partir de ce constat que je voudrais proposer des réflexions concernant plus directement, en amont et en aval – dans sa conception, dans sa forme matérielle, dans sa dimension virtuelle – le texte de Pascal.

1. Les anciens témoignages sont explicites: les écrits que nous appelons aujourd'hui les *Pensées* ont commencé à se former lorsque la mémoire puissante de Pascal a cessé de maîtriser complètement les matériaux du projet d'apologie. Si l'on en croit la préface d'Etienne Périer, l'écriture des *Pensées* est née comme sauvegarde contre l'oubli, secrètement retournée vers ses origines plutôt que dans la direction de l'œuvre achevée. «[...] comme il n'était alors en état de s'y appliquer aussi fortement qu'il faisait quand il se portait bien, ni de les imprimer dans son esprit et dans sa mémoire, il aimait mieux en mettre quelque chose par écrit pour ne le pas oublier;

(1) Ce sera d'après cette édition («Classiques Garnier», Paris, Bordas, 1991, mise à jour en 1995) que nous citerons ici le texte de Pascal.

(2) Cf. P. ERNST, *Les Pensées de Pascal. Géologie*

et stratigraphie, Paris, Universitas; Oxford, Voltaire Foundation, 1996.

(3) *Pensées*, S.680 (on reconnaît le début du «Discours de la machine»).

[...] c'est pourquoi il se contentait de le faire fort légèrement, pour ne pas se fatiguer l'esprit, et d'y mettre seulement les choses qui étaient nécessaires, pour le faire ressouvenir des vues et des idées qu'il avait. [...] Et je crois qu'il n'y aura personne qui ne juge facilement par ces légers commencements, et par ces faibles essais d'une personne malade, qu'il n'avait écrits que pour lui seul, et pour se remettre dans l'esprit des pensées qu'il craignait de perdre, et qu'il n'a jamais revus ni retouchés, quel eût été l'ouvrage entier, si M. Pascal eût pu recouvrer sa parfaite santé et y mettre la dernière main, lui qui savait disposer les choses dans un si beau jour et un si bel ordre, qui donnait un tour si particulier, si noble et si relevé à tout ce qu'il voulait dire [...]»⁵. Si j'ai cité un peu longuement ces passages bien connus, c'est pour souligner, d'un côté, le triple retour sur la touche de la mémoire; et, de l'autre, pour remarquer au passage une suggestion qui se dégage des dernières lignes et sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir: on dirait que, dans l'esprit d'Etienne Périer, un écart étrange sépare les «faibles essais» de «l'ouvrage entier» qui n'a pas été écrit: les premiers font seulement rêver au second, grâce à l'action d'une imagination projective, qui se sert, dirait-on, du signe, de la figure, pour connaître et juger d'une réalité absente.

L'écriture des *Pensées* garde donc l'empreinte d'une proximité au travail de la mémoire, qui retrouve ici, de façon discrète, sa nature de source et d'origine. Inséparable de toute opération de la raison⁶, elle est un «sentiment», comme la joie⁷, et comme l'intuition des «premiers principes»; opposée, par ailleurs, aux démarches conquérantes des «sciences de raisonnement»⁸ - je cite la préface pour un *Traité du vide* - elle préside au développement de ces sciences qui ne font qu'approfondir un trésor déjà donné et notamment le discours sur Dieu, qui, comme l'a si bien dit Albert Béguin, est inséparable chez Pascal de la question de l'homme⁹. Ces rares remarques sur le statut de la mémoire, parsemées dans l'oeuvre de Pascal, nous autorisent peut-être à lire dans un éclairage plus complet le témoignage d'Etienne Périer sur la gestation tout intérieure du projet d'apologie. Mais ce qui nous intéresse ici, ce sont des retombées concrètes: lorsque les chercheurs affrontent le problème du plan des *Pensées*, et interrogent les pleins et les vides du texte, ce qu'ils trouvent en effet, c'est la projection d'un dispositif de la mémoire: un réseau de «choses nécessaires», comme l'a dit Etienne Périer, pour que des «vues» et des «idées» impriment des traces et des signes.

Or, ce dispositif s'articule dans l'espace, s'il est vrai que l'ordre de la mémoire, tel que la tradition des mnémotechniques nous l'a montré, tel que la psychologie moderne le décrit en sondant jusqu'à la physiologie de la mémoire, est de nature topologique. L'espace est, de différentes manières, un protagoniste de l'écriture des *Pensées*. Quelques exemples: nous ne savons pas trop ce que sont les liasses, ni quel rapport les rattache au plan de l'ouvrage apologétique; on peut se les représenter comme des «loci memoriae», où l'on entre et l'on sort librement, et leur succession

(4) Encore S. 680 (vers la fin du «Discours de la machine»).

(5) Nous citons la Préface à l'édition de Port-Royal, reprise dans PASCAL, *Oeuvres complètes*, édition établie, présentée et annotée par Michel Le Guern, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», vol. II, 2000, p. 907. Il faudrait retenir pour notre propos d'autres passages de cette Préface: «Et comme il avait une mémoire excellente et qu'on peut dire même prodigieuse, en sorte qu'il a souvent assuré qu'il n'avait rien oublié de ce qu'il avait une fois bien imprimé dans son esprit; lorsqu'il s'était ainsi quelque temps appliqué à un sujet, il ne craignait pas que les pensées qui lui étaient ve-

nues lui pussent jamais échapper, et c'est pourquoi il différait assez souvent de les écrire [...]» (p. 902).

(6) Cf. *Pensées*, S. 536.

(7) S. 531.

(8) La distinction entre matières «historiques», qui «dépendent seulement de la mémoire», et matières «dogmatiques», qui «dépendent seulement du raisonnement», se trouve dans la Préface pour un *Traité du vide*, cf. PASCAL, *Oeuvres complètes*, éd. Jean Mesnard, Paris, Desclée De Brouwer, t. II, 1970, p. 777-778.

(9) Cf. A. BÉGUIN, *Pascal par lui-même*, Paris, Seuil, 1952, p. 111

comme l'aménagement d'un espace mental, ouvert à d'innombrables possibilités combinatoires. Pierre Force, dans une belle étude sur *Imagination, disposition et mémoire dans les Pensées*¹⁰, suggère que la machine arithmétique est la meilleure figure du livre des *Pensées*: la métaphore de la mémoire de l'ordinateur, avec ses cases et ses fichiers, bien qu'anachronique, serait encore plus pertinente. Cet espace virtuel a, d'ailleurs, ses correspondances sensibles: qu'étaient, à l'origine, les liasses pascaliennes sinon une forme d'écriture dans l'espace, physique cette fois, écriture lisible dans les deux sens, réductible à presque rien, extensible de façon indéfinie? Et encore: quel critère minimal a-t-il présidé à la formation des grands dossiers de «pensées mêlées», sinon l'exigence que chaque vérité ait sa «place», «chacune en soi-même»,¹¹ comme le demandent certains fragments, île d'une mystérieuse géographie?

Je m'égare encore un moment dans les voies du paradoxe. C'est pour constater que moins le livre de l'Apologie existe, plus il occupe, matériellement, de l'espace. Il en occupait beaucoup lorsqu'il s'est offert, immense et frêle, aux yeux avides et déçus des premiers héritiers de Pascal. Il en occupe beaucoup dans les trois manuscrits – le Recueil Original et les deux Copies – qui, inséparablement, fixent l'attention des chercheurs. Il en occupe beaucoup dans les monumentales éditions phototypiques; il en occupe un plus grand encore dans le rayon des spécialistes qui se doivent de rassembler les différentes éditions des *Pensées* et touchent ainsi au grand «corpus pascalien»¹² érigé par l'histoire. Peut-être faut-il se réconcilier avec cette réalité massive, que les élégantes et nécessaires éditions portatives risquent de trahir quelque peu. On rêve d'une édition lourde, elle-même, de mémoire, qui offrirait dans son étendue, dans son articulation interne, le signe de cette complexité.

2. Pourquoi revenir sur le fragment «Infini-rien»¹³, qui développe l'argument du Pari, peut-être la plus étudiée des pages pascaliennes? Sans prétendre enrichir de nouvelles analyses un dossier critique dont on connaît toute la richesse¹⁴, mon propos est de retrouver dans ce fragment, comme dans un miroir de concentration, les problématiques relatives à la spatialité textuelle des *Pensées*, et leurs conséquences pour l'exégèse du texte.

Trois aspects nous retiendront en particulier. Premièrement, une question qui modifie l'éclairage entier de l'oeuvre apologétique: quel est le *lieu* du fragment «Infini-rien»? Nous touchons à un problème de *dispositio*, par rapport au macrotexte des *Pensées*, qui ne peut pas recevoir de réponse et, partant, en reçoit d'innombrables. Quelqu'un répondra, pour commencer, que si l'on prête attention aux plis du papier, le premier *lieu* du fragment semble avoir été une poche, comme la doublure d'un pourpoint fut la demeure secrète du «Mémorial». Dans le Recueil Original, au désordre – dans un certain sens – lui-même intangible et vénérable, il est là, presque au début, peu après ce même «Mémorial», sélectionné mystérieusement pour servir de seuil au manuscrit, avec ses ravages, son impact visuel âpre et fascinant. Dans l'ordre des Copies on le retrouve, on le sait, parmi les papiers non classés; encore faut-il rappeler que le lieu qu'il occupe dans la première Copie, et par conséquent dans les

(10) Cf. P. FORCE, *Invention, disposition et mémoire dans les Pensées de Pascal*, «XVIIe Siècle», n°181, oct.-déc. 1993, pp. 757-772.

(11) Cf. S. 563: «Ordre. La nature a mis toutes ses vérités chacune en soi-même. Notre art les renferme les unes dans les autres, mais cela n'est pas naturel. Chacune tient sa place », et, pour la «confusion naturelle», le fragment précédent, S. 562.

(12) Cette notion de «corpus pascalien» historique, qui pourrait avoir des retombées im-

portantes pour l'édition des *Pensées*, a été formulée par Carlo Ossola.

(13) S. 680.

(14) Il est hors de propos de fournir ici une bibliographie critique sur l'argument du Pari. Je me borne à signaler, pour la validité de ses analyses et de ses conclusions, l'étude de L. THIROUIN, *Le hasard et les règles. Le modèle du jeu dans la pensée de Pascal*, Paris, Vrin, 1991.

éditions Lafuma, Le Guern, etc. – immédiatement après la liasse-table – lui garantissait une sorte de centralité, chère à Lucien Goldmann qui, paradoxalement, dans sa défense d'une écriture pascalienne du fragment absolu, y trouvait un argument pour préférer l'ordre factice et neutre de l'édition Brunschvicg. Philippe Sellier, en publiant les *Pensées* d'après la deuxième Copie, respectueuse de la succession originelle des dossiers, a soustrait au texte du *Pari* cette primauté – cette centralité – que le hasard ou la règle d'une volonté anonyme lui avaient attribuée; quitte à proposer encore un revirement rédactionnel, dans sa recherche d'un ordre nouveau, qui suit les indices d'un plan reconnaissables à l'intérieur du texte pascalien: en tant que dilatation du «Discours de la machine», le lieu du fragment «Infini-rien» est préliminaire: la nouvelle édition des *Pensées*, dont une série d'articles ont annoncé les critères (et qui vient de paraître chez Pocket, coll. «Agora») ¹⁵, lui reconnaît cette position.

Continuons à chercher un lieu dedans un ordre: tour à tour, dans les différentes éditions, le fragment «Infini-rien» a joué le rôle d'une articulation nécessaire, d'un couronnement, d'un détour, d'un parcours alternatif; premier, central, secondaire, solitaire, extérieur, ou tout simplement absent, selon que l'on consulte les éditions de Port-Royal, Condorcet-Voltaire, Faugère, Michaux, Brunschvicg, Chevalier, Lafuma, Sellier, Kaplan, Martineau, jusqu'aux recherches de Pol Ernst... D'une façon exemplaire, et en même temps unique à cause de l'importance exceptionnelle du texte, le fragment du *Pari* a donc flotté dans un milieu vaste, sans que l'on sache pourquoi ici plutôt que là, et sans que le point fixe qui peut le juger soit définitivement arrêté. Inutile de souligner les correspondances entre ce «lieu» introuvable et les fantômes interprétatifs suscités par l'argument du *pari*: petit essai d'apologie sans rapport avec le projet apologétique ¹⁶ – dernier mot de la raison face au silence des preuves de l'existence de Dieu – expression d'une foi qui sourd du désespoir de la vision tragique – provocation ironique, presque «a contrario», à l'indifférence du libertin, etc. ... la philologie et la philosophie ont opéré autour de ce fragment soit des ruptures, soit des alliances: l'on ne sait toujours pas si l'une ou l'autre a prévalu, dans l'assignation d'un lieu et d'un sens strictement indissociables.

Un deuxième aspect de cet aperçu concerne encore des problèmes de *dispositio*, cette fois dans l'espace d'un microtexte: la page. L'on sait – mais seulement les spécialistes savent jusqu'à quel point – que la transcription du fragment est elle-même un petit *pari* et engage, quoique pour des enjeux minimaux, une théorie de la décision. On est embarqué; on ne peut pas laisser au texte ses ouvertures et ses virtualités: prenons par exemple le folio 3 du manuscrit, où, comme l'a dit Georges Brunet, les idées de Pascal «se battent comme en champ clos» ¹⁷: il faut bien réduire à une succession linéaire les ajouts et les développements marginaux qui dessinent des ordres parallèles de la pensée. Suivons la ligne du raisonnement central:

«L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie; le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient un pur néant.

Nous connaissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature; comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis, donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre; mais nous ne savons ce qu'il est [...]» ¹⁸.

(15) Ces articles sont maintenant rassemblés dans la section «Philologiques» de PH. SELLIER, *Port-Royal et la littérature*, vol., I *Pascal*, Paris, Champion, 1999.

(16) C'est l'opinion retenue, entre autres, par Michel Le Guern, cf. l'annotation au texte du *Pari* (fr. 397) dans son édition des *Pensées* déjà citée.

(17) G. BRUNET, *Le Pari de Pascal*, Paris, Desclée

De Brouwer, 1956, p. 47.

(18) Le fragment «Infini-rien» avec ses annexes occupe les folios 3, 4, 7, 8, 11 du Recueil Original (ms. 9202 du «Fonds Français» de la B.N.), que nous consultons dans le fac-similé édité par Léon Brunschvicg, réimprimé à Kyoto, Rinsen Book Co., 1986.

Suivons maintenant l'expansion triangulaire greffée sur «un pur néant», qui de par sa disposition sur la page – de par l'espace qu'elle vole au développement principal – s'avère «autre» et contemporaine; et en même temps, de par sa forme qui s'allonge et s'affine, réduisant son importance par rapport à la page, elle suggère un mouvement de plus en plus digressif:

«Ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine. Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu, qu'entre l'unité et l'infini. Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde; or, la justice envers les reprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus [...]».

Revenons à la marge gauche; une pensée transversale accompagne les deux développements: «N'y a-t-il point une vérité substantielle, voyant tant de choses vraies qui ne sont point la vérité même?» Elle témoigne d'une autre dilatation possible du raisonnement central; elle se soustrait à l'ordre successif de la pensée. Le triangle de droite aussi bien que les deux lignes de gauche proposent des ouvertures vers la dynamique de la similitude et de l'analogie. Un raisonnement mathématique en recevrait, pour ainsi dire, ses «ailes» théologiques, que par la suite il cherche effectivement, il nie, il balance, il confirme. L'espace de la page se révèle à sa manière – s'il m'est permis d'utiliser une notion qui ressortit à d'autres domaines de la critique littéraire – un «actant» de la pensée.

Georges Brunet dans son livre *Le Pari de Pascal* (1956) a approfondi l'analyse d'une pensée dont les vicissitudes matérielles de l'écriture racontent l'histoire, reflètent le mouvement. Comme il arrive souvent dans les études liées au déchiffrement du manuscrit, le chercheur tend à reconduire l'espace au temps, les messages d'une *dispositio* irrégulière à des différences dans la chronologie de l'écriture, et à interpréter, par conséquent, ce mouvement du texte dans l'histoire: encore une fois, l'ordre du temps apparaît le garant d'un ordre de la pensée. Mais si on faisait confiance à la force de l'image; si l'on se rendait à l'évidence de cette dimension synoptique, de cette disposition indécidable? Une hésitation concerne, par exemple, la clôture de l'argumentation: elle est insignifiante quant à la substance du raisonnement: elle ouvre, d'un point de vue rhétorique, deux possibilités d'une égale beauté. «Fin de ce discours» est le titre d'un développement oblique, latéral, conçu évidemment en même temps que l'argumentation principale (si c'est cette «Fin» annoncée qui a pressé, coïncé le «Discours» lui-même dans un espace irrégulier qui encore une fois mime le triangle, forme étrangement familière et qui semble attirer l'écriture de Pascal). Mais le jeu de l'oeil des signes qui dirigent la lecture nous reconduit au folio 4, nous le fait renverser, pour lire dans la marge supérieure les dernières répliques du dialogue avec l'incroyant: «O ce discours me transporte, me ravit, etc.» L'édition Sellier, très librement par rapport à la transcription de la deuxième Copie, assigne la place finale à «Fin de ce discours», ce qui assure au *Discours de la machine* la beauté d'une circularité, d'une rime, entre le titre même – «Infini-rien» - et la clôture: «[...] vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné.» L'édition Lafuma, avec une égale liberté dans l'utilisation de la première Copie, inverse l'ordre, retourne en arrière, clôt le discours sur ces répliques qu'il faut lire en renversant le folio et qui – curieuse correspondance entre le corps et l'âme d'une pensée – révèlent dans le geste de la prière le «dessous du jeu» de l'exercice dialectique: «Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet être infini et sans parties [...] et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse.»¹⁹

(19) C'est ainsi que se termine le fr. 418 dans l'édition des *Oeuvres complètes* de Pascal par Louis

Lafuma, Paris, Seuil, coll. «L'Intégrale», 1963.

Mon troisième point est déjà annoncé par ces remarques concernant la *dispositio* du fragment dans l'espace de la page. Je ne suis certes pas la seule à être frappée par le caractère idéographique qu'assume parfois la graphie pascalienne. Philippe Sellier a parlé de «calligramme» à propos du Mémorial, où les blancs, les vides, les alinéas, la centration des mots concourent puissamment à allier parole et figure dans l'animation d'une scène de la mémoire. D'autres ont remarqué à plusieurs reprises l'importance de certaines solutions visuelles qui offrent des indications de lecture, et, comme dans une écriture musicale, des variations de ton et d'intensité. Thérèse Goyet dans la lecture qu'elle proposait, en 1993, du morceau «A.P.R. Pour demain. Prosopopée», percevait comme un cri le mot «Incompréhensible» placé au centre de la ligne, seul, repris et explicité dans les lignes qui suivent²⁰. Or le texte du fragment «Infini-rien» et, plus largement, de l'ensemble que Philippe Sellier a appelé «Le Discours de la machine» - le seul véritable brouillon, d'après Jean Mesnard²¹, parmi les grands fragments des *Pensées* - est bien le témoignage le plus saisissant de cette richesse visuelle qui fait vibrer l'espace de la page comme la toile d'une figuration prégnante, dramatique. Encore une fois l'imaginaire nous sollicite, nous permet un peu de folie, nous promet un peu de bonheur. Abandonnons-nous au sens de la vue: rêvons les formes ébauchées par l'écriture de Pascal comme des images lestées d'une secrète virtualité symbolique. En effet, ce discours a des formes, qui saturent l'espace. Il s'enveloppe sur lui-même, dans une circularité qui mène, on l'a vu, jusqu'au renversement, et qui exige une lecture dans toutes les directions possibles. Il avance, inexorable, en utilisant les angles de la feuille comme la pointe pénétrante d'un coin de tranche. Il s'ouvre vers une structure stellaire, qui tisse parmi certaines pensées des liens plus libres, comme le dessin qui réunit des lumières dans la forme d'une constellation. Comment fixer un lieu à ces étoiles solitaires, perdues dans une marge, échappées au réseau contraignant des signes: «C'est le coeur qui sent Dieu, et non la raison: voilà ce que c'est que la foi: Dieu sensible au coeur, non à la raison.», ou bien «Le coeur a ses raisons, que la raison ne connaît point; on le sait en mille choses. Je dis que le coeur aime l'être universel naturellement, et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne; et se durcit contre l'un ou l'autre, à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre: est-ce par raison que vous aimez?»

Peut-on souhaiter que la notion d'«ordre», capitale pour toute édition des *Pensées*, s'enrichisse d'une alliance stable avec d'autres notions comme «lieu», «figure», «image»? La richesse idéographique qui se manifeste parfois dans le manuscrit est-elle un trésor, enseveli dans les profondeurs du livre, destiné à laisser peu de traces à la surface de son édition?

3. Une réflexion plus vaste pourrait s'enchaîner aux précédentes. Je ne ferai que l'amorcer, comme l'on sonde des possibilités, comme l'on partage des doutes et des tentations. Cet espace textuel des *Pensées* – espace de la page, espace du livre introuvable – a-t-il quelque rapport avec la notion d'espace que Pascal, géomètre et poète, a utilisé comme catégorie centrale de sa vision du monde? Ecartons, pour commencer, un pluriel: les concordances²² des *Pensées* révèlent nettement une différence d'emploi entre le singulier «espace» et le pluriel «les espaces»: ce sont les espaces qui effrayent par leur silence, qui communiquent le frisson de l'infini et, concrètement, l'impres-

(20) Cf. TH. GOYET, *Le style en mouvement ou genèse d'un fragment par étude visuelle et orale*, in *L'accès aux Pensées de Pascal*. Actes du colloque scientifique et pédagogique de Clermond-Ferrand, Paris, Klincksieck, 1993, pp. 183-203.

(21) Cf. sa Préface à G. BRUNET, *o.c.*, p. 5.

(22) *A Concordance to Pascal's Pensées*, Edited by H.M. Davidson and P. Dubé, Ithaca and London, Cornell University Press, 1975.

sion de l'impact avec le monde naturel; c'est l'espace qui se prête aux élaborations abstraites de la pensée. Or évidemment *l'espace* plutôt que les *espaces* est en cause dans une recherche de correspondances qui pourraient faire entrevoir quelques secrets de l'écriture de Pascal.

Un espace infiniment extensible et divisible; où l'on ne peut que se situer dans un «milieu», sans voir ni le principe ni la fin²³; où les extrémités sont corrélées; où les différentes figures prendront leur sens à partir d'un point qui en jugera la cohérence, plutôt qu'en vertu d'une succession et d'une logique interne de leurs parties: un tel espace, «milieu entre la matière et le néant»²⁴, où l'on aura reconnu certaines caractéristiques de la notion pascalienne d'espace, géométrique et physique à la fois, serait le cadre idéal d'une écriture qui, au lieu de commencer par le commencement, aurait pour point de départ des unités génératives²⁵ – la pensée détachée, nous dirons aujourd'hui le fragment – et procéderait à les combiner, vers des ensembles de plus en plus complexes, en construisant des séries et des ordres, un peu comme dans la figure du triangle arithmétique; en reportant les unités composées qui seraient ainsi créées, avec un titre (par exemple *Vanité, Misère, Ennui...*), prêtes à de nouvelles combinaisons, un peu comme la machine arithmétique soulageait la mémoire des reports pour laisser toute liberté aux opérations de calcul. Ce serait une écriture où le plus simple – le plan – jaillirait du plus complexe, selon une procédure familière à l'homme de science; où l'ordre du livre s'annoncerait sous forme de projection, dans la disponibilité infinie de cet espace vide qui reçoit sa forme des figures qui l'envahissent: après tout, on croit rejoindre ainsi la suggestion un peu amère d'Etienne Périer, qui invitait le lecteur à «juger», nous dirons plutôt à imaginer le livre inexistant, grâce à un pur jeu de perspective: en projetant dans le vide les figures qui naissent du souvenir d'une méthode et de la beauté des matériaux inachevés.

Edouard Morot-Sir, dans un bel essai²⁶ intitulé *Géométrie du sens et calcul de la parole*, insiste longuement sur le rapport entre les «figures de géométrie» et les «figures du langage», les unes et les autres étant les aspects visibles de l'invisible: «Les figures géométriques que notre esprit construit sont les aspects visibles de l'espace invisible; et la géométrie, l'expérience abstraite de la relation universelle entre le visible et l'invisible. C'est pourquoi la raison passe naturellement de l'idée géométrique de figure à l'idée religieuse de figure pour l'homme, d'un langage à l'autre.»²⁷ Dans le sillage de ces considérations l'auteur ébauche une théorie pascalienne du signe, qui concerne d'une certaine manière le livre même des *Pensées*, «avec ses liens secrets, parfois négligés ou même tus par Pascal lui-même, avec tous ces fragments d'oeuvre dont les *Pensées* constituent la projection ultime et sublime.»²⁸ Projection ultime, ou plutôt nouvelle figure qui attend sa complétude par «l'intelligence de la vision»²⁹? En conjugant les lois de la géométrie perspectiviste, si chère à Pascal, avec une théorie du langage en tant qu'ensemble de figuratifs, on se trouve à lire les *Pensées* comme la figure, le «paraître» de l'oeuvre inachevée, devant lequel le lecteur, ce centre limité de vision, doit être corroboré dans sa puissance d'imagination et de jugement, pour saisir le sens dans la cohérence du multiple, pour occuper le point fixe, unique, à partir duquel la perspective se construit.

(23) La référence est évidente au fragment «Disproportion de l'homme» (S. 230).

(24) Lettre de PASCAL au P. Noël, 29 octobre 1647, in Pascal, *Oeuvres complètes*, éd. par J. Mesnard, t. II (1970), p. 526.

(25) «Générateur» est, dans le *Traité du triangle arithmétique*, le nombre arbitraire de la première

cellule, d'où tous les autres sont tirés.

(26) Quatrième chapitre de E. MOROT-SIR, *La raison et la grâce selon Pascal*, Paris, PUF, 1996.

(27) *Ibid.*, p. 135.

(28) *Ibid.*, p. 131.

(29) *Ibid.*, p. 135.

4. Pour conclure: la notion d'espace est familière et même nécessaire au lexique critique de nos jours. Une expérience anthropologique profondément renouvelée a suggéré de nouveaux instruments conceptuels, dont témoigne, entre autre, l'immense floraison d'études littéraires inspirées à l'idée d'espace. L'homme des voyages interplanétaires et des mondes virtuels conçoit sans aucune difficulté que les mots et les idées habitent, eux aussi, leur espace: ce qui le rapproche peut-être, au lieu de l'éloigner, de la révolution culturelle et des attitudes mentales dont fut imprégné l'humus de l'oeuvre de Pascal.

La notion d'espace textuel, tout en n'étant qu'une nuance dans les couleurs d'une thématique complexe, se développe à son tour dans une approche critique articulée. Elle implique une ressouvenance de la réalité du texte comme objet, «res extensa», qui convient – me semble-t-il – parfaitement à l'état actuel de la recherche critique sur les *Pensées*. Elle n'élude point les questions d'ordre et de structure. Elle s'allie avec l'idée de «figure» et en épouse l'ampleur, de l'acception de dessin ou de forme à celle de signe, de la dimension graphique à la rhétorique, sur la toile de fond d'une vaste problématique de l'interprétation.

Appliquée à la philologie pascalienne, cette approche suggère, comme nous avons essayé de le montrer, des accents, des insistances. D'un côté, une affection au corps lourd et complexe du texte de Pascal, avec ses parcours multiples de lecture dont le grand «corpus historicum» des éditions a mis en valeur certaines richesses. De l'autre, une nostalgie des messages – disons – subliminaux de l'écriture elle-même, des figures qu'elle forme dans le blanc de la page, muettes à jamais lorsque l'édition consacre le passage d'un avant-texte vibrant et suggestif à un texte inévitablement figé. Et finalement, un déplacement d'attention de l'oeuvre au point fixe – le lecteur – qui doit la «juger», la projeter vers sa complétude, non pas en raison de sa propre subjectivité créatrice, comme ce serait le cas dans une poétique moderne du fragment; mais à partir de lois de perspective qui sont déjà d'une certaine manière inscrites dans les figures du texte, et dont l'intelligence est la grande gageure de tout appareil critique qui accompagne l'édition des *Pensées*. Je termine mon exposé sur un dernier paradoxe: le problème de l'édition des *Pensées* ne serait-il pas, encore plus que l'invention d'un texte, l'invention d'un lecteur, capable de rétablir un rapport entre fragment et totalité?